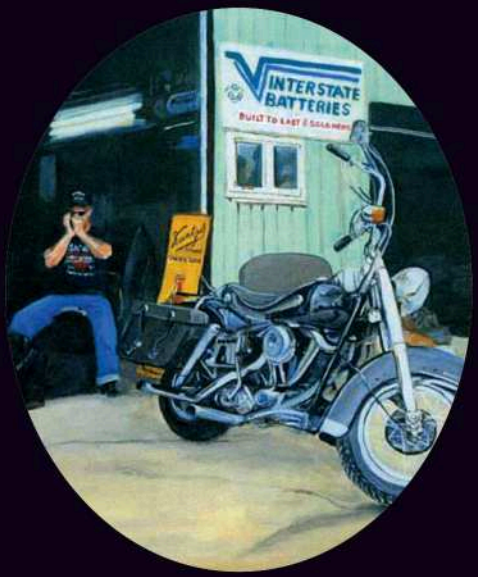
HERVÉ CLAUDE

Nickel chrome

roman



actes noirs
ACTES SUD

"ACTES NOIRS"

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Perth, capitale du boom minier en Australie, en pleine ferveur nationale car elle s'apprête à recevoir les championnats du monde de cricket. Une ville où il fait bon vivre, sinon qu'une bande de bikers, aux ramifications mafieuses, sème la terreur. Ces motards provoquent la police, agressent des touristes et lancent des raids racistes et homophobes. Quelques semaines avant les championnats, un joueur est assassiné en plein match. La psychose gagne, et culmine à la suite d'un attentat à la voiture piégée.

Une fois encore, le *police officer* Ange Cattrioni va solliciter l'aide de son vieux complice et amant occasionnel, le très flegmatique Ashe, qui passe des jours tranquilles à espionner ses voisins, un couple de retraités cachant probablement quelque secret de famille. Rod, leur fils, un alcoolique porté à la violence, est amateur de bodybuilding et de motos aux chromes luisants. Depuis un moment, de louches bikers squattent les lieux, et les parents ont disparu. Cette maison serait-elle le foyer des dérèglements de la Western Australia – province qui jamais n'a si bien mérité son nom ?

HERVÉ CLAUDE

Hervé Claude, journaliste et ancien présentateur du journal télévisé de France 2 puis d'Arte, vit plusieurs mois par an en Australie. Il poursuit son observation de la société australienne, dont les faits divers servent de base à ses polars. Il est l'auteur d'une dizaine de romans, dont Riches, cruels et fardés *(2002 ; repris en Folio, 2008) et* Requins et coquins *(2003), publiés dans la "Série noire".*

Chez Actes Sud, il a publié Mort d'une drag-queen *en 2007 (Babel noir n° 12).*

DU MÊME AUTEUR

Conduite à gauche, Ramsay, 1984 ; Le Livre de Poche n° 4366.
L'Enfant à l'oreille cassée, Ramsay, 1986 ; J'ai Lu n° 2753.
Le Désespoir des singes, Flammarion, 1989 ; J'ai Lu n° 2788.
Le Jeu de la rue du Loup, Flammarion, 1992.
Matei Negreanu en collaboration avec Dominique Narran et Helmut Ricke, Vers les arts, 1993.
Les Amnésiques, Flammarion, 1995.
Le Journaliste, le hasard et la guenon, Seuil, 1996.
Une image irréprochable, Ramsay, 1998.
Riches, cruels et fardés, Série noire, Gallimard, 2002 ; Folio Policier n° 511.
Requins et coquins, Série noire, Gallimard, 2003.
Pique-nique à marée basse, Ramsay, 2007, n° 24.
Mort d'une drag-queen, Babel Noir n° 12, 2007, Actes Sud.
Cocu de sac, Suite Noire, 2008.

Illustration de couverture : © Candace J. Slack

Ouvrage publié sous la direction
de Nelly Bernard

© ACTES SUD, 2009
ISBN 978-2-330-02969-2

HERVÉ CLAUDE

Nickel chrome

roman

ACTES SUD

Poussé par le vent vigoureux, l'orage
s'abat sur la citadelle,
L'averse apaisée, personne ne sait plus
où est le dragon.

LUI JI (XV^e^ siècle)

PROLOGUE

C'était un de ces matins, sans vent mais avec des vagues hautes et lentes qui venaient s'écraser sur la grève en pente. L'air était ouaté, il y avait une brume têtue. En face de Perth, rien n'arrête l'océan Indien depuis les côtes d'Afrique. Les vagues de Cottesloe, l'une de ses banlieues chic, sont toujours fortes, même par temps calme.

Les contours de la digue, des rochers, des pelouses au-dessus de la plage et la silhouette de l'*Indiana*, s'estompaient. Les baigneurs voyaient tout sans en mesurer l'éloignement. Ils n'auraient même pas su dire à quelle distance se trouvait le fameux pylône de Cottesloe, un mât sur un rocher, devenu une icône australienne. Et ceux qui prenaient leur breakfast à l'*Indiana* observaient le groupe de baigneurs dans une lumière floue. C'est pourquoi, après, après tout ce qui s'est passé ce matin-là, personne n'était sûr de son témoignage.

Il était à peu près six heures. Une quinzaine de nageurs effectuaient leur séance quotidienne dans les

eaux tièdes de l'océan, ce matin de décembre. Le début de l'été donc, car Perth est de l'autre côté du monde.

Ils étaient ensemble, plongeant sous les rouleaux, sous les regards des clients de l'*Indiana*. L'*Indiana* chic n'est pas habitué à de tels chocs. L'*Indiana* est feutré, britannique et colonial avec des arabesques et des plantes grasses qui dévorent sa façade.

Larry, l'un des baigneurs, avait encore pied. Il avait déjà plongé sous l'eau pour ne pas être assommé par un rouleau venant lentement du bout du monde. Il nageait déjà dans la mer huileuse mais pas loin, tous l'ont affirmé. Et Larry a disparu. Il venait de plonger avec souplesse malgré sa cinquantaine et il a été aspiré. Et puis tout de suite l'eau rouge.

Ce n'était pas arrivé depuis trente ans dans ce coin d'Australie mais personne n'a eu la moindre hésitation. La tache rouge s'élargissait de plus en plus, se mélangeant à l'écume écarlate. Il y a eu des cris. Deux hommes du groupe ont foncé tout de suite vers les traces déjà éparpillées du sang de leur copain, leur *mate*, comme ils disent. A ce moment-là, le corps a refait surface. Ou plutôt la moitié du corps. Car, si le torse était intact, une partie entière des jambes manquait. C'est dans cet état qu'ils l'ont ramené sur la plage. C'est dans cet état qu'il est mort en salissant atrocement le sable de Cottesloe. Son sang coulait encore, mélangé à l'eau salée.

C'était au début de l'été. Un mauvais présage pour Perth, l'oasis oubliée, cette cité australienne où la vie est plus agréable que partout ailleurs dans le monde.

Quelques jours plus tard Ashe a rencontré Clive et retrouvé Ange dans les vestiaires publics de

Swanbourne, la plage voisine. Là aussi, comme partout, on en discutait encore. Et pourtant les conversations y sont rares. Ce n'était pas arrivé depuis plus de trente ans, une attaque pareille sur une plage de la banlieue de Perth.

L'attaque mortelle d'un grand requin blanc.

En tentant de retrouver les prémices des événements qui ont secoué la ville pendant quelques mois, comme une fièvre tenace, les habitants de Perth pensent au requin, ils y voient un signe prémonitoire. On peut se moquer d'eux, ils ont bien raison. Le requin annonçait bien les convulsions irrationnelles de toute la ville.

PREMIÈRE PARTIE

I

LES A-CÔTÉS DU *SWANNY REEF CAFÉ*

Ma rencontre avec Clive, je m'en souviens bien et pas seulement à cause du requin. Elle était inattendue, très australienne – une histoire de bagarre évidemment – et surtout drôle. En tout cas, elle nous a fait rire tous les deux.

Les vestiaires – qui d'ailleurs ont été condamnés peu de temps après mais pour d'autres raisons – sont situés après le bâtiment neuf des *lifesavers*, ces fameux sauveteurs des plages. Juste après le *Swanny Reef Café* qui était devenu mon coin de paradis depuis des mois que je vivais en errant et presque en ermite.

Dans les vestiaires – ici on appelle cela des *change rooms* –, au bout de cette plage nudiste, il y a des heures familiales où les douches se prennent avec le regard dans le vide. Il y a des heures désertes où presque rien ne se passe. Et puis il y a les heures pleines. Pleines de vie, pleines de sensualité, pleines de corps frôlés sous l'eau jaillissante et froide, pleines de regards. Les *change rooms* sont une institution sur les plages

australiennes mais ceux de Swanbourne sont un des lieux de référence des gays de la ville. Ils sont à ciel ouvert et quand le temps est beau le soleil scintille dans les éclaboussures des jets de la douche. Juste quatre murs de pudeur pour cacher des hommes entre eux.

J'allais souvent au *Swanny Reef Café* qui les jouxte, pas très souvent aux vestiaires. Je ne me défends de rien, je suis comme tout le monde, toujours prêt à saisir les opportunités. Mais Perth m'en offrait d'autres, depuis tous ces mois que j'avais choisi d'y vivre.

Dans les *change rooms*, l'ambiance est parfois étrange et bizarre et j'aimais bien savoir que ça existait juste à côté du café. Juste le savoir et savourer infiniment les moments de temps suspendu sur la terrasse, assis sur une chaise en plastique, collé aux voitures du parking, perdu au bout de cette voie sans issue, avec vue sur l'océan. Un Coca ou un jus de pomme cassis, une paille, le *West Australian* dont je parcourais les titres. J'étais en vacances de tout, sur un rivage où je m'étais échoué après avoir fait fortune d'une manière quasi inavouable. Juste le jus de fruits, la paille et l'abri du café tout au bout du bitume. Le bout du monde, le bout de la vie. Pas la fin du monde, Dieu merci, mais on ne peut pas aller beaucoup plus loin de ce côté-là. Parfois je parlais avec quelqu'un, parfois non. J'avais l'impression de vivre d'une manière brute et aiguë, sans contingences, sans obligations. Mon corps, mon esprit, un équilibre. Avec beaucoup de soleil.

J'allais tout de même dans les *change rooms* pour pisser ou me rhabiller après la plage. Et je matais moi aussi. Les corps exhibés, leurs attitudes provocantes, des heures parfois à se passer des crèmes pour rester un peu plus longtemps à poil devant les autres. Ce jour-là, même dans cet endroit où peu de paroles s'échangent, ils parlaient encore du requin. Il y avait une dizaine de gars, âges mélangés, la plupart silencieux d'ailleurs et puis deux, trois parmi les plus vieux, cette discussion, cet effroi qui ne les empêchait pas de plonger toute la journée dans les rouleaux de l'océan.

Il y avait aussi un blond costaud, plus jeune que moi c'est-à-dire dans la première moitié de la vie, vers les trente-cinq. Il paradait depuis un moment, tantôt presque nu, tantôt non. L'art d'enlever le débardeur délavé pour mettre en valeur les muscles des épaules. Pas un sourire, la peau bronzée, les cheveux ras. Une caricature, épatant.

Il y avait dans son attitude une arrogance exaspérante. Son va-et-vient entre les lavabos et les pissotières d'où on ne voyait plus que son dos et les fesses moulées dans son short en Lycra noir et sa peau dorée. Entre le robinet pour se laver les pieds et le banc où il s'asseyait sans nous voir. Risible. Faire cesser l'exaspération, le ridiculiser, je n'étais pas le seul à en avoir envie.

Tous le regardaient mais certains plus que d'autres. Surtout un autre type, la quarantaine, à peine, déjà rhabillé, plutôt discret, hormis le fait qu'il était noir ce qui est plutôt rare en Australie, surtout à Perth. Il s'est approché pendant que l'autre continuait à provoquer et à enlever son short en se dissimulant

soigneusement sous une serviette trop petite. Il allait se passer quelque chose, la tension montait d'un cran. Les autres avaient cessé de s'essuyer, de tartiner leurs peaux brûlées. Le type à la peau noire s'est approché tout près, très près et d'un geste vif il a arraché la serviette, laissant apparaître aux yeux de tous des avantages sinon petits du moins peu en proportion avec la stature d'Apollon que le gars voulait se donner. Sa réplique a été immédiate, brutale. De toutes ses forces il a balancé son poing dans la figure du Black.

Inexcusable. Je ne me suis pas contenté de grogner ou de crier comme les autres qui assistaient à la scène, j'ai foncé par-dessus le banc de pierre qui sépare l'espace en deux. Le Noir, à peine remis sur pied après la violence de l'attaque, a compris où je voulais en venir. Nous avons saisi le musclé dont les muscles ne valaient pas grand-chose. A deux nous sommes vite parvenus à le mettre hors d'état de balancer d'autres gifles, d'autres coups de pied. Sans un mot nous nous sommes compris. Puisqu'il était si fier de son corps, nous l'avons délesté de son tee-shirt, le seul vêtement qui lui restait encore à part ses Nike aux pieds. Pendant que je le maintenais, Clive – c'était lui qui avait reçu la baffe – a ramassé le sac à dos, le short abandonné et le tee-shirt à moitié déchiré. Il a tout balancé par-dessus le mur, juste devant la terrasse du *Swanny Reef Café*. Le mec a commencé à hurler. Je lui ai crié qu'il nous cassait les oreilles et dans le même mouvement, le portant plus que le tirant – il n'était pas si lourd, ses pectoraux n'étaient que de la gonflette –, nous l'avons balancé hors des *change rooms*, complètement dévêtu, vers ses affaires éparpillées sous les yeux d'une quinzaine de consommateurs que nos

cris avaient déjà alertés. Tout le monde s'est mis à rire, sauf l'homme nu soudain moins prétentieux, qui ramassait ce qu'il pouvait, comme il pouvait.

Un rire sain, délicieux, gorgé d'eau dégoulinante pour ceux qui venaient de se doucher. Une jouissance au goût de Coca-Cola pour d'autres, ceux du bistrot. Un fou rire insistant. Une vraie complicité venait de naître avec Clive à l'abri des murs des vestiaires où nous nous étions repliés.

Une complicité que j'aurais vite oubliée si je n'avais revu le garçon quelques jours plus tard dans des circonstances surprenantes. A ce moment-là, je n'ai noté que son sourire entendu – en réalité, il m'avait déjà repéré depuis plusieurs semaines –, sa boucle d'oreille et son crâne sombre complètement rasé. Cela lui donnait un look de basketteur américain, le gabarit en moins, le sex-appeal en plus. Je n'ai remarqué que cela parce que nous avons tout de suite été interrompus par l'arrivée d'Ange. Au fond de moi pourtant je savais que la tête de Clive me disait quelque chose.

Ange est entré dans les *change rooms* et il avait beau être en civil, on pouvait facilement deviner qu'il arrivait pour mettre de l'ordre. Trop tard. Ange est flic, enfin plus que cela, il est officier et il a une fonction importante dans la police de Perth. Je n'y connais rien en grades mais il est l'un des chefs. Il m'a tout de suite aperçu.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Oh ! Pas grand-chose, une petite bagarre. Ta venue, c'est un hasard ?

— Un hasard si on veut. Un hasard heureux puisque je te vois…

Son sourire. Ange avait baissé la voix. Me rencontrer l'arrangeait bien, cela lui évitait de donner des explications sur sa présence, même si certains dans les vestiaires l'avaient reconnu. Ange est très populaire dans le milieu gay de Perth. Il a été chargé, pendant des années, des relations entre la police et la communauté. Une fois sortis des vestiaires, je lui ai résumé brièvement le problème. Clive était déjà parti vers la plage et les dunes, sa serviette sur l'épaule. Il ne restait plus trace de l'incident devant le café où les consommateurs continuaient à consommer comme si rien ne s'était passé. Ange m'a demandé :

— Tu entends ?

— Quoi ?

— Le bruit.

Une moto démarrait rageusement, hors de notre vue, sur le parking en haut des dunes.

— C'est un motard. Et alors ?

— C'était bien un type blond, assez musclé ?

— Si on veut mais c'était de la gonflette. Très prétentieux.

— Oui, je crois bien que c'est lui qui est parti à moto.

— Et alors… ?

— Alors rien. Il faut que j'y aille.

— Oh ! Merde, moi qui étais si content…

Si content de le voir, mais je ne l'ai pas dit. Si content de retrouver mon ami Ange. Un peu plus qu'un ami parfois, mais trop rarement. Ange Cattrioni, un des hommes-clés de cette ville en apparence si paisible, où la violence et la cruauté peuvent resurgir à chaque instant. Comme partout ailleurs en fait mais cela les habitants de Perth ne le savent pas, ils se croient

protégés, ils ont bien tort. Ils allaient en faire l'amère expérience très vite. Ange avait l'air vraiment pressé. Je l'ai laissé repartir en lui arrachant la promesse de boire un pot le soir même. Il m'a dit qu'il était débordé. Je l'ai trouvé plus nerveux que d'habitude. J'ai repris ma lecture du *West Australian* à l'abri d'un parasol à la terrasse du *Swanny Reef Café*. Et j'ai tout oublié : Clive, la peau noire de son corps ébouriffant, les mecs à poil, la bagarre dans les vestiaires. Sauf le sourire d'Ange sur son visage bronzé.

II

MON COPAIN ANGE

Il m'a fallu l'après-midi entier pour me décider à venir au rendez-vous. Mon esprit a tourbillonné pendant des heures et, au lieu de me balader ou de lire un livre tranquillement sur une terrasse, je suis resté chez moi à tergiverser. Cela faisait des mois que je n'étais pas venu au *Court Hotel*. Normalement j'aurais dû traîner et arriver en retard pour risquer de le rater. Moyennant quoi j'étais en avance, une casquette rouge foncé sur la tête, seul, n'osant pas allumer un cigarillo de peur de me faire engueuler, embarrassé par ma grande carcasse et attendant Ange comme un imbécile.

Le *Court Hotel* est un endroit bruyant et ouvert, ce n'est pas un hôtel malgré ce nom rusé. C'est le seul bar gay de Perth. En tout cas le seul à mériter ce nom. En semaine l'endroit est assez calme avec toujours cette caractéristique unique : les mecs et les lesbiennes sont presque à égalité. Et dans chaque catégorie, c'est assez mélangé, ce qui ajoute au charme de l'endroit qui se trouve sur Beaufort Street, en bordure du centre-ville, complètement désert la nuit. Quand on

se gare près du *Court*, derrière le musée, cela ferait même un peu coupe-gorge, surtout quand on voit des silhouettes *jeans, cuir et chaînes* se faufiler près de l'entrée du bar. A l'intérieur, c'est chaleureux et amical à cause des mélanges justement. Filles et garçons, jeunes et vieux, costards ou bermudas, piercings ou brushings. On peut parler à n'importe qui, même aux filles, ce qui est franchement rare dans ces milieux de drague, d'apparence et de séduction. Et on peut aussi boire une très bonne bière.

Je n'y étais pas revenu depuis une éternité. Je ne parlais à personne depuis une bonne demi-heure que j'attendais Ange, trop énervé pour engager une conversation. Je me disais que j'avais l'air ridicule avec ma casquette d'un club de golf, sang de bœuf, sur la tête et mon jean trop large. J'étais en train de ressembler à un vieux pédé coincé et je n'avais pas du tout envie qu'Ange pense cela de moi.

Et puis cette musique techno, ces vieux rythmes, ces voix de chanteuses démodées, recyclées par un DJ stroboscopique qui en faisait des tonnes derrière ses platines. Un truc de gays, les mecs adorent les chanteuses mortes ou en train de mourir ou de faire semblant. Cela commençait à me titiller. Quelqu'un m'a tapé sur l'épaule :

— T'as vraiment l'air d'un vieux pédé ringard avec cette casquette sur la tête.

Gagné. C'était lui, plus jovial que jamais, même si je lui ai trouvé les traits tirés. Ange est un mec qui bosse sans arrêt mais qui trouve toujours le temps de sortir le soir pour se détendre. Je le trouvais gonflé de se moquer de moi parce que, lui aussi, il détonnait au *Court Hotel*. Mon copain flic ressemble à un ténor

calabrais ou à un gondolier de Venise. Il s'appelle en réalité Angelo. Il est italien d'origine et il ne peut le renier, le *police officer* Cattrioni. Il en a le charme, le poil dur, la tchatche et la séduction.

— Mettons-nous un peu à l'écart, c'est vraiment trop bruyant, viens du côté des billards.

Ce qui fut dit fut fait avec les bières en sus. On s'est installés sur deux hauts tabourets, dans un coin, un œil sur l'enfilade des salles et l'autre sur l'écran géant qui diffusait un match de cricket au-dessus des tables. Des mecs, avec une longue queue, s'y escrimaient sur des petites boules de couleur. J'ai attaqué bille en tête :

— Alors qu'est-ce que tu foutais ce matin ? C'est le connard qui t'intriguait ? C'est lui que tu suivais ?

— Plus ou moins. J'étais là par hasard.

— Hum… Hum… Ce n'est pas sa bite qui t'intéressait. Elle avait l'air ridicule dans son corps tout bouffi aux hormones.

— Ce n'est pas la taille de sa bite qui est navrante, c'est celle de son cerveau. Tout est en proportion. C'est un biker. Tu sais ce que c'est ?

— Ben oui.

— Mais tu sais ce qu'ils font vraiment ? Celui-là, je crois l'avoir déjà repéré.

Ange m'a expliqué que cette affaire de bikers – un genre particulier de motards – les préoccupait en ce moment. J'en avais vaguement entendu parler, par les journaux notamment, mais je ne m'y étais jamais intéressé de près.

— De vraies mafias. On les a à l'œil, d'autant qu'ils se sont regroupés de ce côté-ci de l'Australie. Ils étaient trop voyants sur la côte est. Là-bas, ils ne pouvaient

plus continuer leurs petits trafics en douce. Enfin quand je dis petits, il faut relativiser. C'est un énorme business. Drogue, prostitution, racket. Ils contrôlent beaucoup et menacent autant.

— Et toi dans tout cela ?

— J'essaie de savoir. J'en ai repéré un ou deux mais je ne sais pas si c'est bien celui de ce matin. Ça pourrait. Je crois que celui que je cherche est très dangereux. Il lui ressemble en tout cas. Il a des tatouages sur les bras. Il en avait ce matin ?

— Non, je ne crois pas. Enfin… pas sûr. Ils en ont tous non ?

— Je te croyais plus observateur. Tu perds la main. Tu écris trop de poésie. Voilà à quoi mène la paresse.

— Parce que pour toi paresse et poésie sont synonymes ?

Et ainsi de suite. Mais je n'ai pas pu m'empêcher de rougir. Je n'aurais jamais dû lui parler de mes prétentions à écrire. Mais je ne lui en ai pas voulu. Quelques années auparavant il avait trouvé une solution pour mon jeune ami David qui était dans le pétrin. Il l'avait laissé filer outre-mer, avant qu'on l'arrête. C'est d'ailleurs juste après que je me suis décidé à m'installer à Perth pour y vivre de mes rentes et de l'air du temps. Moi, de mon côté, je l'avais aidé pour une affaire dans le milieu des drag-queens. Les relations très fraternelles que nous avons eues à ces moments-là ne se sont jamais effacées complètement. Depuis cet acte de générosité à ses risques et périls – pour sa carrière en tout cas – je lui gardais toujours une place au fond de mon cœur. A cause de sa silhouette trapue et sensuelle bien sûr, mais plus sûrement à cause de ses qualités humaines, de cette

cordialité sans contrepartie et du don total de son amitié quand il vous fait confiance. Comme le monde est petit dans la famille riquiqui, comme dit un de mes copains gay, je finis toujours par tomber sur lui. Encore le cas aujourd'hui.

On a parlé. On a bu d'autres bières. Il m'a raconté plein de choses sur les bikers.

— D'ailleurs, tu n'as qu'à aller à Rockingham dimanche prochain. Cela te donnera une idée de qui ils sont.

Dans la salle de billard où nous étions restés, la télé continuait à diffuser en continu et en différé le match de cricket de l'après-midi.

— Tu aimes ? m'a-t-il questionné. Il avait remarqué que j'avais l'air de suivre la partie et d'y comprendre quelque chose, ce qui est assez rare chez les Français, comme s'ils faisaient une allergie à ce sport.

— Je commence. Et toi ?

— Moi un peu plus que cela. Il y a une élégance, un mouvement, des couleurs. Et c'est un jeu intelligent.

— Je l'ai saisi récemment.

On s'est donc laissé gagner par l'agitation hypnotique et ralentie des joueurs sur l'écran. Tout à coup, je lui ai demandé :

— Et la mort de Jim Carlson, tu en penses quoi ?

— J'en sais rien, rien du tout. Mais tu as vu, tous les journaux font leur une dessus.

Difficile d'y échapper, l'Australie était en pleine préparation de la Coupe du monde. Le pays allait défendre son titre dans quelques mois face à l'Angleterre et à toutes les anciennes colonies de l'Empire. Alors quand Jim Carlson, blond, beau gosse, blanc, hétéro,